

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ETRANGER — 6s. 3d.
(Affranchir.)

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion 7cts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " "

Pour annonces à long terme, condition libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

Nous avons reçu plusieurs lettres de nos abonnés nous demandant de leur indiquer le meilleur système de culture à suivre. Vraiment c'est là une question assez difficile à résoudre et l'on comprendra facilement que pour répondre avec quelque chance de tracer une route sûre à nos correspondants désireux d'améliorer leur méthode de culture, il nous faudrait voir et étudier les circonstances diverses de sol, de débouchés et de moyens dans lesquelles ils se trouvent. Il ne suffit pas, suivant nous, de décrire plus ou moins savamment une rotation de culture de six, huit ou dix ans et d'en calculer d'avance sur le papier les bénéfices qu'elle promet : l'essentiel, c'est d'indiquer le chemin qu'il faut suivre pour y arriver ; car prétendre jeter d'un bloc un assolement de culture, fut-il même le plus parfait, à la place des méthodes vicieuses de ce qu'on est convenu d'appeler la routine de nos pères, nous semble une entreprise aussi périlleuse que serait celle d'une flotte de vaisseaux d'outre-mer qui tenterait à cette saison de l'année de remonter le St.-Laurent jusqu'à Québec.

Ce n'est que petit à petit et en marchant au pas lent et prudent de la tortue qu'on peut arriver au but dans ce projet que tout homme dévoué à son pays doit aider de toutes ses forces.

Pour aujourd'hui, nous prions nos correspondants d'étudier sérieusement le système de culture dit *Système Ecossais* que nous leur mettons sous les yeux. C'est tout ce que nous pouvons faire pour le moment. Nous les prions de nous donner quelque idée de leurs moyens et de la nature de leur sol, et des débouchés ouverts à leurs produits, afin de nous mettre en état d'indiquer à chacun, par lettre privée ou dans le journal, la marche à suivre dans l'application de ce système.

Un système de culture, dit l'auteur de la brochure que Lord Elgin fit publier en 1851, pour être valable doit posséder les qualités suivantes, savoir :

1o. Il doit être économique et ne pas requérir plus de capitaux que le système actuel ou plutôt que l'absence de tout système ne requiert. Il est très-avantageux cependant d'appliquer des capitaux considérables sur les terres, mais cet avantage est hors la portée de nos cultivateurs qui, pour le plus grand nombre, n'ont pas les sommes suffisantes.

2o. Il doit ramener la fertilité du sol où elle a été détruite et la conserver ensuite avec les propres moyens de la terre. Quant aux

engrais tirés d'autres sources que celles de la terre, ils sont toujours coûteux, et loin des villes il serait impossible d'en avoir, si chacun en connaissait le prix.

3o. Il doit être simple et d'une application facile.

4o. Enfin et par dessus tout, il doit se recommander par le mérite de l'expérience et du succès obtenu.

L'auteur ayant pendant longtemps fait l'application pratique d'un système qui réunit tous ces avantages à un haut degré, croit qu'il est de son devoir de le soumettre à ses concitoyens canadiens-français, et il a la conviction que si ce plan est adopté, il aura pour effet de rendre le pays plus productif et par conséquent plus prospère, et, dans l'espace de six ans, de changer les terres ruinées, improductives et empoisonnées de mauvaises herbes, en de belles, riches et fertiles fermes, et des petits et mourants animaux du Bas-Canada en de luxuriants troupeaux, et cela, sans de plus grandes dépenses de travail et d'argent que celles qu'entraîne le mode actuel.

Avant toutefois de développer son système, l'auteur se permettra de dire un ou deux mots des résultats qu'il en a obtenus et pour plus de clarté il parlera à la première personne.

" Il y a huit ans j'arrivai dans ce pays, endetté alors de la somme de quarante louis ; je louai une terre ruinée dans le Bas-Canada, contenant quatre-vingt-quatre arpents en superficie, au sein d'une population canadienne-française, et cela au prix de quarante-cinq louis de loyer.

Eh ! bien, dans l'espace de vingt et un ans, j'ai payé ma première dette et j'ai pu économiser une somme suffisante pour acheter dans le voisinage une terre bien meilleure que la ferme par moi occupée. Le propriétaire de la terre que j'ai achetée, quoique maître de sa propriété, allait s'appauvrissant toujours jusqu'au point d'être obligé de vendre sa terre, tandis que fermier sur une terre moins productive tout en payant le prix d'un bail, je me suis rendu capable d'acheter sa terre, comme je viens de le dire.

Quelle est donc la raison de cette anomalie ?

Le canadien était plus fort que moi, jouissait comme moi d'une bonne santé, et était, comme je l'ai dit, le maître de sa terre. Voici la raison : il ne suivait aucun système ; il laissait sa terre s'épuiser et les mauvaises herbes lui enlever le peu de force et de fertilité qu'elle conservait encore ; il laissait souffrir ses bestiaux de la faim ; ses engrais, l'or du cultivateur, se perdait inutilement : tout allait en ruine faute de méthode ; mais quand j'eus acheté cette terre

et que j'y eus appliqué le système que j'entreprends de décrire, sa fertilité se rétablit champ par champ, jusqu'à ce que le tout fut en bon ordre, au bout de six ans; depuis, la terre n'a fait que s'améliorer par ses seules ressources.

Le système auquel je fais allusion et qui est bien connu des bons cultivateurs de tous les pays comme la base de toutes les améliorations, est le système des assolements ou rotation des semences."

Deux sortes de raisons sont en faveur des assolements :

1o. Les différentes plantes tirent du sol différentes espèces de nourriture, en sorte qu'une plante peut venir en abondance dans un sol épuisé par rapport à une autre plante.

2o. Parce que les semences étant variées, la disette sur un certain produit, dans certaines années, n'est pas autant sentie, les autres produits fournissant d'abondants moyens de subsistance sans celui-là.

Cultiver une proportion régulière de toutes les variétés de produits que la Providence nous a fournis avec profusion pour notre subsistance, doit être considéré comme le meilleur moyen de prévenir la famine; et quel cultivateur sensé, avec l'exemple du Canada et de l'Irlande, voudra s'en tenir à la culture unique du blé ou de la patate ?

Je vais maintenant expliquer le plan des assolements que par trente ans d'expérience j'ai trouvé le plus convenable au sol, au climat et à l'état actuel du Bas-Canada, et que je crois généralement applicable aux terres occupées par les canadiens-français et dans cet exposé je ne dirai rien que je n'ai fait moi-même et pratiqué avec succès.

Divisez la partie cultivable quelle que soit sa grandeur en six champs aussi égaux que possible, avec une communication directe de l'enclos de la grange à chaque champ et d'un champ à l'autre afin que les troupeaux puissent passer de l'un à l'autre à discrétion. Cette division en six champs demandera pour la plupart des terres de nouvelles clôtures, et il faut d'abord examiner comment le faire avec la moindre dépense possible.

Je suppose maintenant la terre préparée à recevoir l'application de ce système, et c'est celui que j'ai trouvé le plus convenable pour celui qui n'a pas de capital à appliquer.

1o. Culture de légumes comme patates, carottes, betteraves, panets, etc., et dans le cas où la terre ne serait pas assez meuble pour une semaille de ce genre, il faudrait laisser le champ en friche.

2o. Culture du blé ou de l'orge.

3o. Culture du foin.

4o. Paturage.

5o. Paturage.

6o. Culture de l'avoine ou des pois.

En commençant l'application de ce système le champ qui sera dans le meilleur état pour recevoir une semence de légumes devra s'appeler le champ A.

Le plus propre pour le blé, B.

Le champ qui est actuellement en foin, C.

Les champs en paturage, D. et E.

Le plus propre pour avoine et pois, F.

Chaque champ, pour la première année, doit être destiné aux récoltes ci-dessus mentionnées et dans la manière maintenant pratiquée par les habitants du Bas-Canada, excepté pour le champ A. Par cette disposition ils retireront, la première année, dans tous les cas, autant de produits de cinq de leur champs qu'ils en retirent maintenant.

La culture du champ A et de l'un des produits du No. 1, qui se présentent ensemble la première année doivent être l'objet d'une attention particulière comme étant la clef de tout le système; car,

la bonne culture de ce champ a pour but, et doit avoir pour effet, non-seulement de produire une bonne récolte la première année, mais encore d'améliorer la terre pour les cinq autres années de ce système de rotation des semences.

L'année suivante, les cultures des divers produits seront dans l'ordre suivant :

Le produit No. 2 au champ A.

do No. 3 do B.

do No. 4 do C.

do No. 5 do D.

do No. 6 do E.

do No. 7 do F.

et ainsi de suite, en variant chaque année jusqu'à ce que la septième année, le produit 1o. arrive de nouveau au champ A, et alors le tout sera dans un bon état de production et exempt de mauvaises herbes. Ce système a prouvé son efficacité à améliorer la terre et à détruire les mauvaises herbes.

Maintenant pour rendre la chose simple et facile à comprendre je me supposerai obligé de prendre de nouveau une terre ruinée, à l'automne de 1862.

La première chose que je ferais, serait de diviser cette terre en six champs par des clôtures capables d'empêcher les animaux de passer d'un champ à l'autre. Et de suite je prendrais pour le champ A, celui qui serait le plus propre à produire des légumes ou plantes sarclées; je recueillerais tout l'engrais que je pourrais trouver, soit dans ou hors des bâtisses; j'enleverais le pavé des écuries, étables et des soues, et je prendrais autant que possible de la terre qui se trouve dessous les pavés, car cette terre est l'essence des engrais; une charge de cette terre vaut autant que quatre ou cinq charges de fumier ordinaire; la portion ainsi enlevée doit être remplacée par une égale quantité de terre ordinaire, ou si la chose est possible on doit la remplacer par de la terre noire, qu'on pourra renouveler au besoin par la suite. Le fumier et les autres engrais ainsi amassés seraient placés sur le champ A en septembre ou au commencement d'octobre, étendus avec soin et enfouis par un léger sillon. Les engrais aident à la décomposition du chaume et des plantes nuisibles à la surface du sol. Plus il y aura de variété dans les semences de ce champ, le mieux ce sera si la terre leur convient. Ainsi ce champ doit approcher en apparence un jardin potager.

Sous les circonstances actuelles du pays, j'attirerai avec force l'attention de tous les agriculteurs sur la culture de la carotte comme bien adapté à notre sol et à notre climat.

La carotte a moins d'ennemis que toutes les autres plantes, que je sache. La meilleure espèce pour la culture en grand est la carotte rouge d'Attingham: la manière de la cultiver est la suivante:

La terre engraisée à l'automne, comme on vient de le dire, doit être labourée au moins deux fois le printemps, les deux labours devant se croiser et être aussi profonds que possible: on doit ensuite la herser jusqu'à ce qu'elle soit bien préparée. On fait ensuite à la charrue des sillons séparés de deux pieds à deux pieds trois pouces, en ayant soin de relever la terre entre ces sillons autant que possible: on passe le rouleau sur ce labour, puis on ouvre avec le coin d'une houe (pioche) un petit sillon le long et sur le sommet des rangs; déposez la graine et passez de nouveau le rouleau, cette dernière opération suffisant pour enterrer la semence.

Quand on peut se procurer une brouette à sillon (sèmeur de graine) cela simplifie beaucoup le travail. Le rouleau dont on vient de parler est essentiel pour la culture des plantes bulbeuses (légumes) qui viennent de petites semences, mais aussi, il est à portée de tous les cultivateurs. Un billot de pin de vingt pouces de diamètre et de

cinq pieds de long, avec des timons fixés aux extrémités, peut faire l'affaire admirablement.

La graine de carotte (et on peut en dire autant des autres graines) doit être trempée dans de l'eau de pluie ou de l'eau douce et y demeurer jusqu'à ce qu'elle soit prête à germer, et ensuite on la roule dans de la chaux vive jusqu'à ce qu'elle soit assez sèche pour que les grains n'adhèrent pas les uns aux autres. Quand on n'a pas de chaux on peut se servir de cendre de bois. Une livre de graine si elle est bonne, et on en doit faire l'épreuve avant de la semer, peut suffire pour un arpent de terre.

Par le moyen dont on vient de parler, la jeune plante poussera avant les mauvaises herbes en sorte qu'il sera facile de distinguer les rangs de la carotte avant que les mauvaises herbes apparaissent.

Ceci rend le nettoyage comparativement plus facile puisqu'il peut se faire (excepté l'éclaircissement) avec la herse à sillon. Cette herse est un instrument que tout cultivateur doit avoir, et qui, comme ceux déjà décrits, est extrêmement simple dans sa construction : elle est composée de trois barres en bois réunies à leur extrémité antérieure et séparées en arrière en proportion de la largeur des rangs que l'on veut nettoyer. Cet instrument qu'on appelle *houe à cheval*, *herse à sillon* ou *cultivateur*, peut être tiré par un cheval bien facilement et armé de *manchons* comme une charrue, mais plus légers ; une homme ou un jeune garçon peut la diriger de façon à ne pas toucher au rang des carottes ou autres légumes, mais seulement pour soulever la terre à une plus ou moins grande profondeur, à volonté. Dès que les mauvaises herbes font leur apparition, on traîne cette herse entre les rangs, de manière à amener la terre aussi près que possible des jeunes pousses sans leur toucher ni les couvrir. Ce procédé tiendra les pousses dans un état de propreté jusqu'au temps venu d'éclaircir les plantes et de les laisser distants de quatre ou cinq pouces. Peu après on pourra labourer entre les rangs ainsi hersés et renchausés. Ces procédés font du bien à la plante en permettant à l'air et à l'humidité de se faire jour et en facilitant l'évaporation. Ma manière de récolter les carottes l'automne consiste à passer la charrue le long du côté droit des plantes aussi près que possible sans les endommager ; ceci les dégage d'un côté, et la tige est assez forte pour ensuite arracher les racines.

Cette espèce de culture requiert un travail considérable, mais le revenu est plus que suffisant pour récompenser le cultivateur.

Quand on considère la plus grande quantité de principes nutritifs que cette racine contient et l'application générale qu'on peut en faire pour la nourriture de ce qui a vie dans la ferme, on ne saurait trop en recommander la culture ; c'est en outre un aliment aimé de tous les animaux et surtout des chevaux de travail auxquels on peut en donner à la place de l'avoine.

Nous recevons d'un de nos abonnés la recette suivante pour reconnaître la sophistication des vins.

"Il est notoire que les vins naturels ont la propriété d'être miscibles à l'eau sans se décomposer et que les meilleurs vins sont ceux qui la supportent plus facilement ; il est aussi notoire que tous les vins sont spécifiquement plus légers que l'eau. Pour s'assurer que ces vins sont purs, on fait l'expérience suivante : remplissez une fiole du vin que vous voulez éprouver, fermez le goulot avec le doigt indicateur ; renversez-la dans un ver rempli d'eau bien limpide ; lorsque le goulot aura touché l'eau, ôtez votre doigt. Si le vin est naturel, il n'en tombera aucune goutte ; mais s'il est artificiel ou falsifié par le mélange d'une substance qui le rend spécifiquement plus pesant que l'eau, on le voit se mêler à cette dernière, se décomposer, etc., etc."

Histoire de la Quinzaine.

Maintenant que les bruits et les malheurs de la guerre sont éloignés de nous, grâce à la fermeté du gouvernement anglais et à la protection divine, nous pouvons nous livrer avec une nouvelle sécurité à la considération des bienfaits de la paix. Il restera de nos appréhensions et de nos préparatifs de guerre un bien précieux, en plus d'un genre. D'abord, un élan militaire excellent s'est manifesté dans toutes nos classes canadiennes, et surtout dans notre jeunesse. Cet élan, fondé sur une cause juste et noble, laisse un bel espoir pour l'avenir, qui, dans les jours agités où nous vivons, peut être amené au moment où l'on y penserait le moins. D'un autre côté, comme un élan peut n'être qu'un feu de paille, s'il n'est point entretenu par l'exercice, voilà que nos autorités ont pris sagement le moyen de conserver ardent le feu sacré, en ordonnant des exercices réguliers d'évolutions militaires propres à former des corps de service au premier besoin. Et ce besoin, maintenant que nos ardents voisins ont goûté au sang et senti l'odeur du salpêtre, peut venir à tout moment, nous le répétons ; ces messieurs, comme on sait, étant peu scrupuleux, sur les causes de la guerre. En définitive, remercions la divine Providence de nous avoir exemptés du fléau de la guerre, tout en nous laissant un excellent esprit et de sûres dispositions pour la soutenir au besoin.

Venant maintenant à des intérêts moins terribles que la guerre et moins exposés à des risques ruineux, nous résumerons, dans cette *Quinzaine*, les intérêts de l'éducation et des ressources minérales du pays, telles qu'elles nous sont offertes par divers renseignements assez récents. D'abord, d'après le rapport de M. le Surintendant de l'éducation pour 1860, il est utile et agréable d'apprendre que le Bas-Canada compte 10 écoles supérieures, 171 collèges classiques et industriels, 3 écoles normales, 4 spéciales, 3076 primaires ; ce qui fait un total de 3264 écoles publiques. Dans les écoles supérieures, le nombre de ceux qui y instruisent la jeunesse s'élève à 72 ; dans les collèges, à 171 ; dans les écoles normales, à 24 ; dans les spéciales, à 16, et dans les écoles élémentaires, à 3215 : ce qui donne 4321 maîtres pour toute notre jeunesse studieuse. Quant au nombre des élèves, il est réparti ainsi qu'il suit dans ces diverses écoles : 552 dans les écoles supérieures ; 26141 dans les collèges ; 228 dans les écoles normales ; 329 dans les spéciales, et 144905 dans les écoles primaires : d'où il résulte un total général de 172155 élèves. Sous le nom d'écoles supérieures sont compris nos universités et certains collèges ou hautes écoles.

Parmi les livres que M. le Surintendant remet entre les mains de MM. les inspecteurs pour être distribués en récompenses, nous voyons avec plaisir que ceux écrits dans le pays et pour le bien du pays commencent à faire nombre. Ces livres qui n'ont point le brillant de la forme, par la raison bien simple qu'il n'en ont pas besoin, étant avant tout des œuvres d'utilité populaire, devraient de plus en plus être mis entre les mains du peuple. Or, un bon moyen de les faire parvenir à ce but est assurément de les donner en récompenses aux enfants des écoles primaires, qui les liront en famille, et ainsi la connaissance et le goût des enseignements qu'ils contiennent arriveront à leur destination. Ainsi parviendrait au peuple toute la petite bibliothèque canadienne qu'annonce et que vend M. Rolland, à Montréal, ainsi que la plupart de nos libraires à Québec. Nous avons déjà fait connaître quelques-uns de ces livres utiles, nous continuons d'en mentionner quelques autres aujourd'hui. Le reste viendra en son temps. Il faut répéter que le prix de ces petits ouvrages est tout-à-fait modique.

Il y a d'abord le *Mémorial de l'éducation*, par M. Meilleur, ci-devant surintendant de l'éducation; homme de bien, tout voué à sa tâche, et qui a rendu à la jeunesse du pays des services précieux. Il y a ensuite le *Manuel des parents chrétiens*, par M. le Grand-Vicaire Mailloux, homme apostolique que tout le pays connaît par les œuvres de son zèle et de sa parole. Il y a un livre d'une utilité incontestable et qui ne saurait être trop répandu, tant ses conseils sont sages et opportuns; c'est le *Conseiller du peuple*. A ce livre tient un autre travail qui l'a devancé par ordre de date, et qui lui ressemble, non seulement par le fond, mais par l'ordonnance même du sujet, sans que les auteurs se soient consultés, sans qu'ils se fussent même vus: l'à-propos seul de leurs pensées les a réunis sur le même sujet. Ce sont les *Considérations sur l'agriculture canadienne, au point de vue de la religion, des mœurs et des intérêts matériels*. L'auteur de ce dernier travail a reçu de quelques-uns de nos seigneurs évêques, de nos grands-vicaires et d'anciens curés, ainsi que d'une partie de la presse, des paroles encourageantes autant que propres à inspirer la confiance du public. On sait que le *Conseiller du peuple* a obtenu d'universels suffrages. Mais des suffrages ne suffisent pas. Ils recommandent l'usage populaire de ces livres. Faisons donc lire, et pour cela, portons chez le peuple ces livres par tout moyen.

Dans un temps où les désordres de l'intempérance semblent vouloir renaître, rien de mieux, d'un autre côté, que de recommander de nouveau aux cœurs chrétiens le livret intitulé: *La Croix présentée aux membres de la société de Tempérance*; publiée par M. le Grand-Vicaire Mailloux aux jours de ses triomphes apostoliques dans les retraites paroissiales. En donnant ce petit livre en prix aux petits enfants des classes élémentaires, ils le porteraient à la maison, où il servirait d'explication à la croix de Tempérance que tant de familles, dans nos campagnes, possèdent heureusement. Tous ces livres ainsi placés dans les écoles, ou dans les bibliothèques paroissiales, ou donnés autrement, entretiendraient, chez le peuple, l'esprit de foi, la simplicité des mœurs, l'amour et la pratique du devoir, les convenances et les vertus de chaque état; et enfin ils dirigeraient et soutiendraient le goût, le travail et le charme de la vie des champs. C'est ainsi que nous conserverions ce type canadien, hélas! qui ne s'efface que trop, et qui bientôt n'aura peut-être plus qu'un souvenir inutile dans les champs de nos poètes! A ce sujet nous partageons bien sincèrement les regrets d'un écrivain du *Courrier du Canada* dans ses *Souvenirs de la Gaspésie*. Là, les pêcheurs, agenouillés sur les bancs de leurs berges, ne craignent pas de dire l'Angelus au grand air du ciel et du monde, et de tenir fort et ferme, sans s'occuper du qu'en dirait-on, à toutes leurs pratiques religieuses et nationales. La fièvre de la richesse, du luxe, des modes gênantes, ruineuses ou ridicules, ne les dévore pas encore. Ils sont heureux en vivant de peu, comme dans l'âge d'or. Malheureusement les Européens commencent à introduire d'autres mœurs par des besoins factices, et par des usages dangereux ou frivoles.

A propos de lectures utiles et de type canadien digne d'être conservé, une erreur involontaire, ayant même un motif de bienveillance, s'est glissée, l'autre jour, dans un journal canadien publié à Québec. L'écrivain donnait avis à la *Gazette des Campagnes* de se défier de la littérature légère, quelque édifiante qu'elle fût, et de se borner uniquement à des enseignements utiles et sérieux. Voilà bien certainement une bonne intention de la part de l'auteur; et c'est ainsi que nous prenons la chose. Mais, s'il y a là une bonne intention, il y a bien aussi une bonne erreur. D'abord, comment une littérature édifiante, et même très-édifiante, peut-elle être jamais une littérature légère et inutile? Même une littéra-

ture qui dit la vérité en riant, peut-elle être taxée de légèreté et d'inutilité? L'auteur, en écrivant ceci, se souvenait sans doute du *Coïn du Feu* et des feuilletons périodiques, dont la littérature assurément était bien vraiment légère et peu utile; et, le plus souvent, plus que légère et plus qu'inutile. Aujourd'hui, on pense et on fait mieux: c'est très-bien. Plût-à-Dieu qu'on ne voulût point non plus publier aujourd'hui sur les questions vitales du jour, un certain amalgame de principes et d'erreurs tirés de M. Gaillardet, du *Siècle* et d'autres autorités plus que suspectes dans une société catholique! Mais des traits et des exemples pleins d'une moralité toute catholique, et pris dans la vie champêtre ou s'y rattachant toujours par quelque endroit, en quoi ces traits ou ces exemples, écrits sobrement, sont-ils d'abord une littérature, et par suite une littérature légère et inutile? D'un autre côté, n'y aurait-il d'utile et de sérieux pour le peuple que les enseignements agricoles, commerciaux et industriels?—Et l'esprit du peuple, ainsi que son cœur, ne refuseraient-ils pas, parmi les enseignements utiles de l'ordre matériel, à des récits moraux et agréables ayant trait à sa vie journalière? Evidemment non. Le grand Maître l'a dit: *l'homme ne vit pas que de pain*. Donc, la *Gazette des Campagnes* pourra poursuivre utilement sa carrière en tenant ferme à son plan, qu'elle n'a pas dû sans doute adopter légèrement. Ceci toutefois n'empêche point qu'elle se dise vraiment reconnaissante pour la bonne intention que comportait l'avis qu'elle a reçu.

Après tous nos moyens d'instruction en ce pays, qui sont des ressources providentielles pour la vie de l'esprit et du cœur, si nous savons en faire un digne usage, il y a les ressources matérielles répandues partout avec profusion. Un climat sain, un sol presque partout fertile, et aujourd'hui tout un trésor varié et riche en produits minéraux enfouis dans les entrailles de ce sol. Nos gazettes ne cessent de révéler de nouvelles mines et de nouvelles sources. Mines de cuivre, dans les Townships de l'Est; mines d'or à la rivière Chaudière et dans la Nouvelle Ecosse; sources abondantes d'huile de charbon et autres ressources propres aux divers besoins de la vie, voilà, avec ce que l'on savait déjà des richesses du pays dans ce genre, de quoi à occuper des bras en faveur de la prospérité générale et privée. Toutefois, il faudrait bien se garder de sacrifier les trésors d'une bonne culture à ceux que le sein de la terre promet. La sagesse ici consisterait à user discrètement de tous les dons de Dieu. Que les uns cultivent, et ce doit être la masse des hommes des champs. Que d'autres exploitent les mines et les sources, mais ceux-là seuls qui ne vivent point aux champs, ou qui n'ont point d'aptitude à cette vie. Il devrait en être de même pour nos pêcheries. Elles sont un bienfait de Dieu, un trésor si vous voulez; mais elles n'entrent point en comparaison avec les produits de l'agriculture, qui assurent à ceux qui les exploitent une vie plus heureuse, plus aisée, plus sûre et plus honorable; sans compter qu'ils sont en même temps la garantie la plus solide de la prospérité du pays. Avec donc une sage discrétion, que le gouvernement provincial dirigerait, toutes nos ressources matérielles seraient utilisées sans en compromettre aucune par les écarts des particuliers inconstants ou ambitieux ou fainéants. Là-dessus, nous pourrions prendre exemple sur nos voisins, qui savent si bien mettre à profit les ressources intérieures et extérieures de leur sol. On vient d'y découvrir des mines de sel et de soufre, outre celles déjà connues et exploitées aussitôt avec un tel succès qu'on a exporté des Etats-Unis, l'année dernière, 33 millions de dollars; et, cette année, 34 millions. Voilà certes des travaux bien récompensés et les dons de la Providence mis à un haut et légitime profit. En se tenant dans les limites ainsi voulues

et présentées par la Providence, la vie matérielle n'empêche point la vie morale, sociale et chrétienne d'exercer leurs droits et leurs devoirs. L'abus en tout fait le mal; l'usage légitime des bienfaits providentiels rapproche de Dieu, au contraire, par la reconnaissance et l'amour. A la vérité, c'est à quoi nos voisins ne pensent guères. Ils se matérialisent, dit-on souvent, d'une manière incroyable à force de brasser la matière qui leur rapporte un gain séducteur. Mais c'est là leur faute et non celle de Dieu et de ses bienfaits. Sachons imiter, dans nos voisins, non le culte de l'or et de la matière, mais simplement l'usage légitime des mêmes choses selon les intentions divines. Les populations augmentent partout. Dieu laisse connaître de nouvelles richesses pour occuper utilement les bras et les têtes, qui sans cela jetteraient le trouble et le malaise au milieu de la société. Un gouvernement sage saura donc parer à ses malheurs en dirigeant les têtes et les bras vers des travaux utiles à tous. Et pour nous Canadiens, c'est au moment où la paix se confirme, qu'il faut revenir à l'esprit et aux travaux de la paix. Que l'esprit de loyauté, et des exercices militaires réguliers se maintiennent dans la paix, rien de mieux: mais que ce soit sans fièvre nuisible à l'esprit et aux travaux des champs, du commerce et de l'industrie. Surtout, que l'élan agricole se renouvelle, car il a souffert pendant les quelques semaines où l'élan guerrier a dû lui succéder inévitablement. De cette manière, nous aurons terminé l'année 1861 noblement. Ce ne sera point avec moins de noblesse de sentiments et d'action que nous commencerons 1862. C'est le souhait que nous faisons en toute cordialité à tous nos compatriotes et en particulier à nos bienveillants lecteurs.

Comme les affaires d'Europe se maintiennent depuis quelques temps à-peu-près dans le même état, nous remettons au prochain numéro le résumé des faits et des idées qui pourront les concerner.

Excursion dans le township d'Aston.

" Il y a quelques semaines, je quittais Montréal pour le comté d'Arthabaska, et je pénétrais jusque dans les bois du township d'Aston. Grâce à la bonne volonté et à l'obligeance d'un ami empressé, et des colons dont le caractère hospitalier les fait bien reconnaître pour les descendants des premiers canadiens, j'ai pu recueillir quelques notes que, sur votre demande, je vous communiquerai, satisfait d'avoir, moi aussi, dit mon mot sur la grande question nationale de la colonisation, et espérant que le public, à qui je m'adresse particulièrement, saura en profiter.

Avant de commencer le récit de mon excursion, je vous dirai que, m'appuyant sur la foi et l'impartialité de mes informateurs et sur ce que j'ai vu moi-même, je garantis l'exactitude de chacun de mes avancés.

Le township d'Aston, dont l'étendue partagée en 15 rangs, est de 120 milles, est resserré entre deux rivières qui le bornent, la rivière Bécancour à l'Est et la rivière Nicolet à l'Ouest; les rivières Godfroi et Roctoyal font la limite du Nord; et l'augmentation de Bulstrode et Horton, celles du Sud-Est et du Sud.

Si l'on considère la qualité supérieure du sol et la proximité du fleuve qui n'est éloigné que de quatre lieues, on trouvera que la colonisation a fait peu de progrès dans ce township. La forêt le couvre encore presque tout entier, et les colons y ont à peine défriché quelques centaines d'arpents. Le bois qui y pousse est de la meilleure qualité; on y trouve l'orme, le frêne, l'érable, le merisier, le cèdre, l'épinette et le pin. Un sol qui nourrit de tels arbres doit être très-bon. Aussi est-il reconnu que ce terrain est de qualité supérieure. Une première couche très-mince de sable gris couvre une autre couche très-épaisse de terre jaune, répandue sur toute la surface du township; puis une troisième, partie en argile et partie en terre grise, communique sa sève aux deux autres. A cette qualité déjà très-bonne du sol se joint la fertilité que répandent, principalement sur la partie centrale, les ruisseaux qui coulent.

On s'étonnerait que les richesses d'un si beau township n'aient pas été connues et appréciées plus tôt si l'on ne savait ce qui ex-

plique cette étrangeté. Les terres de ce township, comme celles de plusieurs autres, avaient été dans le commencement de ce siècle, données à titre de récompense ou vendues à un prix modique, par nos gouverneurs reconnaissants, à quelques braves militaires qui se seraient distingués dans la conquête je suppose, et à quelques spéculateurs qui auraient promis de les faire défricher en y implantant une colonie très-florissante d'anglo-saxons. Ces promesses, comme tant d'autres, et celles-là à notre grand avantage, n'ont pas été accomplies, et les gratifiés glorieux du titre de grands propriétaires retournèrent dans leurs foyers, oubliant bientôt les engagements qu'ils avaient contractés; et les belles terres du township d'Aston restèrent de longues années sous l'ombre de la forêt.

Ce malheureux état de choses dura longtemps; et sans ce retard, le bûcheron aurait depuis longtemps fait disparaître ces sombres forêts. On verrait aujourd'hui dans cette vallée du St.-Laurent de magnifiques plaines, des champs vastes et fertiles produisant des moissons abondantes, on compterait des campagnes riches et des villages peuplés; et, au lieu de ces têtes de pin sec on verrait des clochers dominants, des hameaux où serait groupé le surplus de notre population qui allait à l'étranger, chercher un pain chèrement acheté.

Il n'y a que trois ans, se saisissant de la loi municipale, on résolut d'arracher ces terres des mains inertes des grands propriétaires, au risque d'attirer sur soi leurs colères vengeresses. Un homme qui par sa capacité, sa science, son zèle et son dévouement sans bornes a fait avancer rapidement la colonisation des townships de l'Est, le Révd. M. J. C. Marquis, se mit à la tête du mouvement colonisateur et réussit avec l'aide d'un jeune homme non moins zélé, et des quelques colons dispersés dans le township à déposséder les usurpateurs de ces terrains, et à donner aux nouveaux colons ces terres où l'on voit aujourd'hui des choses admirables.

Déjà ce township qui est partagé en paroisses, des chapelles sont bâties; des missionnaires courent au secours de courageux et robustes défricheurs qui s'acheminent très-nombreux vers ces places nouvelles, et une colonie catholique et canadienne-française y sera bientôt florissante. Les chemins sont faits en partie, et on estime à 36 milles les routes achevées valant, à cause des difficultés qui n'existent plus aujourd'hui, le prix énorme de \$600 le mille, et quelques fois \$1200. Les ponts des grands chemins sont aussi faits et ont coûté plus de \$2100. Notons, en passant, que des ouvrages pour une somme de plus de \$2400, ont été faits par les colons et presque toujours à leurs frais. Le gouvernement, nous ne le disons pas à sa louange, ne leur a donné que \$3200, lequel montant, par la mauvaise distribution qui en a été faite, n'a pas valu \$100 aux colons.

Les paroisses de Ste.-Eulalie et de St.-Léonard, dont les premiers progrès ont été lents, en promettent aujourd'hui de rapides. Ste.-Eulalie compte de beaux établissements, surtout sur les bords de la Rivière-Nicolet qui se défriche promptement. St.-Léonard renferme une population de cent familles. Les habitants qui ont pris leurs terres dans une grande pauvreté, vivent généralement bien et quelques-uns même jouissent d'une aisance qu'on envierait dans nos campagnes.

La paroisse de St.-Wincelas, sans contredit la plus belle du township, est destinée à devenir une place très-importante par son site et par les avantages qui s'y accumulent. Le chemin de fer des Trois-Rivières à Arthabaska, passe à deux milles du village projeté et y jettera toute l'importance d'une voie ferrée. La distance de Trois-Rivières et de St-Christophe à cette paroisse qui est éloignée de cinq lieues du premier poste, et de huit du second, la facilité et la promptitude des communications (6 heures suffisent pour se rendre à Québec ou à Montréal, et 1/2 heure aux Trois-Rivières) et la proximité du chemin de fer qui ne rencontre que ce seul village dans ce township, en feront un principal point de commerce dans ce canton, et lui assurent la prépondérance sur toute autre place.

Le sol est d'une qualité supérieure et produira avec abondance, dès la première semence, tous les grains qu'on lui aura fournis. L'orme, le frêne, le cèdre et le pin y poussent avec un grosseur et une hauteur non ordinaires. Là coulent des ruisseaux intarissables et une petite rivière qui par mille détours va rejoindre la rivière Nicolet donnant aux terrains qu'elle arrose, une nouvelle fertilité et formant dans sa course, les vallées les plus pittoresques et les sites les plus enchanteurs. Le défrichement n'y est ouvert que depuis deux années et déjà la forêt commence à disparaître sous la cognée du colon. Les récoltes ont été très-belles et le rendement du grain très-satisfaisant. Les grains ont atteint une hauteur de cinq pieds;

chaque minot de blé ou d'orge ont donné 20 à 26 autres minots ; les patates ont communément rendu 20 par un et le foin, 300 bottes par arpent ; les autres grains ont produit en proportion. Je citerai quelques exemples.

Deux cultivateurs aujourd'hui propriétaires sur lot 21 du 7^{me} rang, après avoir vendu leurs terres sur lesquelles ils vivaient péniblement, arrivèrent, l'année dernière, sur leurs nouvelles propriétés qu'ils payèrent \$275 les 126 arpents, sans autres richesses que douze quarts de farine et deux cents livres de lard. Ils avaient à nourrir deux familles de 9 et de 10 personnes. Pleins de force et de courage, ils défrichèrent sur chacune de leur terre, dès le premier printemps, 10 arpents qu'ils ensèmentèrent dans les mois de juin et juillet, et sur lesquels ils recueillirent chacun, de la semence de 1½ minot de blé, ½ minot d'orge, de patates, de navets, d'avoine et de blé sarrasin, la récolte de 13 minots de blé, une égale quantité d'orge, 300 minots de patates, 450 minots de navets, et plusieurs minots d'avoine et de blé sarrasin. Ils ont nourri leurs familles toute une année et ont vendu, pour \$60 de graine. Dès l'automne, l'un deux vendit 56 arpents pour une somme de \$200, quelques mois plus tard l'autre revendait une même étendue de terre pour \$300.

Deux autres frères avec une famille de quatorze personnes payaient en 1860 \$600 pour 126 arpents qu'ils refusent de revendre aujourd'hui pour \$1000. Dès ce printemps, ils défrichaient en ensèmentant 20 acres qui leur ont donné une récolte de 10 à 20 minots par un.

Ces faits que l'on croirait extraordinaires se sont pourtant reproduits sur 30 terres ouvertes dans le 7^e. et le 8^e. rang, concessions qui sont en grande voie de défrichement et où les terrains prennent une valeur considérable ; vendus naguère pour un prix très-moindre, ils valent aujourd'hui deux et trois fois leur premier coût : un lot payé £30 il y a deux ans, vient de se vendre £500.

Ces quelques détails dont je garantis l'exactitude donneront une idée de la qualité et des richesses du sol, de l'importance et des avantages de tout le township d'Aston et surtout de la paroisse de St.-Winceslas.

Telles sont, Monsieur le Rédacteur, les notes que j'ai recueillies sur le township d'Aston : voilà ce que l'on y voit et ce qui doit se reproduire dans les autres townships de l'Est.

Je profite de l'occasion pour inviter ceux qui veulent travailler à l'avancement de la colonisation, à faire quelques excursions dans nos townships pour y puiser tous les renseignements qui leur permettront d'en parler avec plus de précision et avec plus de connaissance.

La colonisation s'apprend dans les bois. Il faut quitter le bruit de nos grandes cités, s'armer du bâton de voyage, affronter les fatigues de la route et s'enfoncer dans la forêt. Il faut pénétrer jusqu'à la hutte du colon et frapper à sa porte ; il vous l'ouvrira, content de donner l'hospitalité. Votre nom de catholique vous gagnera sa confiance et celui de canadien-français éveillera en lui des sentiments qui n'y sont pas encore éteints. Il vous introduira dans sa cabane ; et le soir, assis près du feu qui illumine la maison, entouré de sa famille joyeuse et de ses amis accourus à la nouvelle de votre arrivée, il vous fera le récit de ses malheurs, il vous parlera de ses misères, il y ajoutera ses joies et il vous dira ses besoins. Le lendemain, parcourant son champ, vous verrez le fruit de ses labeurs, vous le consolerez sur ses succès et vous l'encouragerez dans ses espérances. Vous apprendrez de lui quels sont les besoins de la colonisation dans cette partie ; quel bien peut y faire ou le gouvernement ou les sociétés de colonisation, et quels moyens sont propres à lui amener de nouveaux compagnons. Et puis vous reviendrez dans vos foyers, enchantés de votre voyage, un peu fatigués peut-être, mais avec moins d'illusions et plus de connaissances exactes.

Je ne veux pas donner ici une leçon, mais je serai remarquer qu'il serait désirable que les employés publics des bureaux de colonisation voulussent bien aller visiter quelquefois les terrains qui sont sous leur charge et confier leurs ordres un peu moins souvent au télégraphe et à la poste ; leurs efforts auraient probablement un meilleur succès et la distribution de leurs faveurs serait plus équitable.

Je demanderai aux personnes qui végètent dans nos campagnes sans rien amasser, de sacrifier la petite somme de trois piastres pour aller dans ces townships où ils verront eux-mêmes les véritables avantages dont ils pourront profiter et où ils ne tarderont pas d'aller s'y établir avec leurs familles.

Que ceux à qui la Province a refusé une fortune qui les fasse vivre avec aisance, s'éloignent de leur lieu natal et s'acheminent vers nos terres encore incultes ; là, la patrie leur promet un héritage.

Que ceux qui vivent dans les misères et les privations, cultivant un étroit lopin de terre dont le revenu suffit à peine à payer les créanciers et laisse sans récompense les sueurs qui l'ont arrosé, cèdent cette terre ingrate à d'autres plus aisés et prennent le chemin des townships : là ils jouiront d'une vie plus douce et plus heureuse.

Qu'ils ne redoutent ni les fatigues, ni les misères : elles seront de courte durée. Que l'immensité de la forêt ne les effraie pas ; elle disparaîtra bientôt. Que la douleur de quitter un lieu chéri et de se séparer de ses amis et de ses parents ne soit pas un obstacle ; le sol qu'ils fouleront bas sera encore le sol natal. Ils y trouveront un peuple de frères et d'amis ; leurs ancêtres étaient les leurs ; leurs traditions, leurs mœurs, leur langue et leur foi sont les mêmes ; comme eux, ils sont catholiques et canadiens-français.

A. T. MARSAN.

(La Minerve).

Exemples que les animaux donnent à l'homme.

Les animaux, si l'homme voulait prendre la peine de les étudier avec soin, ne seraient pas seulement pour lui une cause de surprise et de plaisir par la diversité de leurs espèces, la beauté de leurs corps, la richesse de leurs parures. Leurs mœurs, leurs habitudes deviendraient une école où le roi de la création pourrait s'instruire, et souvent, en comparant l'usage qu'il fait de sa raison à celui que font ces créatures du seul instinct, rougir de lui-même et s'humilier devant le Seigneur.

N'est-ce pas une chose admirable que le soin empressé qu'ont les animaux de s'entraider et de se porter secours mutuellement ? Quand les grues émigrent, celle qui vole à la tête de la bande en qualité de guide, se sent-elle fatiguée, elle passe derrière, et aussitôt une autre la remplace. Les loups, bêtes cruelles et farouches, lorsqu'il s'agit de passer une rivière dont le courant rapide pourrait les emporter, s'attachent fortement par la queue, les uns aux queues des autres sans que nul se plaigne, et chacun se prêtant à l'intérêt de tous.

Si un animal a reçu une blessure, s'il a une plaie qui le fasse souffrir, un ami de son espèce vient lécher son mal et le guérir. S'il est tourmenté par quelque démangeaison à une partie du corps où il ne peut atteindre, un compagnon viendra lui rendre le bon office dont il a besoin ; il le gratte doucement, et à son tour réclamera le même service qui lui sera aussitôt rendu de la meilleure grâce.

L'homme seul, l'homme que la raison éclaire, que la religion instruit, foule aux pieds le devoir sacré de la charité envers ses semblables, et, dans son cruel égoïsme, demeure froid et sans pitié à l'aspect de leurs besoins !

Parlerons-nous de la tendresse pour les enfants qui leur doivent la vie ! Tous les animaux en donnent l'exemple aux hommes. La poule, oubliant sa timidité naturelle dès qu'un danger menace ses petits ; le pélican, brûlant ses ailes pour éteindre le feu qui menace sa chère couvée, nourrissant ses petits de son propre sang et mourant pour leur conserver la vie ; le colibri, défendant ses enfants au péril de ses jours ; la lionne, se laissant mettre en pièces pour garantir ses lionceaux ; l'araignée, portant ses petits dans une poche où elle les rassemble au moindre danger ; la perdrix, feignant d'être blessée pour attirer le chasseur loin du nid qui recèle les objets de sa tendresse ; tous les êtres, enfin, rappelant hautement à l'homme le devoir sacré que lui prescrivent Dieu et le sentiment de la nature. . . .

Que d'exemples, quelles leçons ! . . . Et la piété filiale, cette vertu tant méconnue de nos jours, le respect, l'amour des enfants envers leurs parents, les soins qu'ils doivent leur prodiguer dans leur vieillesse, les animaux nous en donnent aussi de touchants exemples : les jeunes cigognes, portant sur leurs ailes leur vieux père, leur tendre mère affaiblis par les années ; les lionceaux dressés au travail par leur père, lui apportant les fruits de leur chasse quand il ne peut plus lui-même chercher son existence au milieu des forêts, et attendant avec respect qu'il leur donne la part qui leur revient : admirables leçons, conseils éloquents, bien que muets dont l'homme devrait se pénétrer, qu'il devrait suivre dans leurs plus petits détails ! Mais, hélas ! il faut bien le dire, leçons méconnues, conseils qu'on n'entend pas ! Lois sacrées de la religion, l'homme vous foule aux pieds dans le délire de ses passions, comment respecterait-il les leçons et les exemples

que lui présente la nature ? En rompant vos liens, il a déchiré son propre cœur, et les bons sentiments s'en écoulent comme l'eau fuit du vase qu'une chute a brisé.

Le plus sage des rois, celui que Dieu même avait instruit de sa divine sagesse, Salomon, en un mot, envoyait le paresseux à l'école de la fourmi, et lui disait de rougir en contemplant sa vigilance.

Quelles leçons, en effet, nous sont données par ces petits insectes ? Toujours en mouvement, toujours occupés, ils ne cessent leurs travaux que quand la saison rigoureuse les contraint à demeurer dans leur retraite, et là encore, les soins domestiques, les devoirs de l'intérieur ne leur laissent pas un moment à donner à l'oisiveté. Jetons-nous un regard sur les abeilles : Quelle vigilance infatigable ! Dès l'aube du jour, le signal du travail est donné, et la colonie tout entière obéit au signal. Quel ordre admirable dans le petit royaume, ou plutôt dans la famille ! comme tout se fait à point ! Travail, repas, sommeil, tout est réglé, et tout se fait bien à cause même de cet ordre qui préside à tout. Encore une fois, leçons précieuses que l'homme ne doit pas dédaigner ; leçons qui prouvent, mieux que tous les discours, que la nature est une école où s'instruisent l'esprit et le cœur.

La douce tourterelle enseigne à l'homme la fidélité conjugale. L'époux qu'elle s'est choisi est l'unique bien-aimé de son cœur. Ils partagent ensemble les embarras, les peines et les plaisirs que donnent les titres si doux d'époux, de père et de mère. Si l'un des deux vient à périr, ne croyez pas voir celui qui demeure chercher dans un autre lieu quelque adoucissement à sa douleur. Non, non, cette douleur même est désormais sa joie ; il la gardera jusqu'à son dernier moment, avec le souvenir de l'objet chéri que ses gémissements appellent en vain.

Faut-il à l'homme un exemple de la vertu de reconnaissance si peu connue, si rare de nos jours ? Un animal bien redoutable se charge de lui présenter cet exemple. Le crocodile, habitant ordinairement les eaux, vient parfois s'étendre sur le bord du rivage, pour y prendre un peu de repos. Obligé alors d'ouvrir sa gueule, il est assailli par une multitude de petits insectes que nous nommons cousins et qu'attirent les lambeaux de chair qui se trouvent entre les dents du monstre. Ils viennent en si grande quantité que l'intérieur de la gueule du crocodile, de rose qu'elle est, paraît brune, tant elle est remplie de ces petits animaux. Le pauvre crocodile éprouve alors des douleurs bien aiguës, chaque piqûre produisant une démangeaison et une cloche qui font beaucoup souffrir. Un oiseau commun sur les bords du Nil et connu sous le nom de *pluvier*, vient au secours de l'animal assailli. Sans crainte et sans hésitation, il entre dans cette gueule énorme, livre une guerre à mort aux insectes qui s'y trouvent et il les détruit tous. Le reptile (qui le croirait si ce fût n'était attesté par des auteurs anciens et modernes dont on ne peut suspecter la véracité ?) reconnaissant, loin de faire aucun mal à l'oiseau, a soin de le prévenir par un mouvement lorsqu'il veut s'enfoncer dans les eaux. Le pluvier se tient pour averti ; il s'envole, et le crocodile quitte le rivage et rentre dans le fleuve.

Providence de Dieu, qui avez voulu que tout dans vos œuvres fût pour nous un moyen de salut, soyez bénie de ces touchants exemples que les animaux présentent à mon esprit et à mon cœur. Quelle honte pour moi, que la foi et la raison soutiennent et éclairent, si je ne pratiquais pas la vertu, puisque des créatures sans raison me donnent de si beaux exemples et pourraient me servir de modèles !

Dlle. Brun.

LE JOUR DE L'AN DANS LE MORVAN.

Le jour de l'an était encore, au commencement de ce siècle, un de ces jours exceptionnels, uniques, qui avaient le doux privilège d'amener la joie dans la chaumière comme dans le château.

Les enfants du riche comme ceux du pauvre se couchaient la veille en pensant aux étrennes du lendemain, et si de somptueux cadeaux étaient réservés aux uns, les autres, en mettant le 31 décembre au soir, leurs souliers, ou même leurs petits sabots au coin du feu, pensaient que le père Janvier descendrait par la cheminée pendant la nuit et y déposerait quelques friandises. Le père Janvier ne leur faisait jamais défaut.

Dans un âge plus avancé et dans une sphère plus élevée aussi, les parents, les amis, les simples connaissances se visitaient, et bon nombre de personnes que des positions, des habitudes différentes

tenaient séparées pendant toute l'année, se retrouvaient dans ce jour solennel et se retrouvaient avec plaisir.

Aux vœux que l'on s'adressait, les bonnes gens, et il y en avait dans toutes les classes, ne manquaient jamais de vous souhaiter *le Paradis à la fin de vos jours*. Cette formule toute chrétienne et d'une naïveté touchante a été abandonnée par les esprits forts, qui pensent probablement qu'il est ridicule de souhaiter à un ami la possession d'un lieu auquel beaucoup ne croient guère et quelques-uns pas du tout.

Il y a plus, l'habitude de se visiter a disparue. Elle a été remplacée dans les villes par des cartes que l'on portait ou que l'on envoyait ; puis, comme cette espèce de rapprochement par domestiques semblait encore un lieu de famille ou d'amitié trop serré, on met tout simplement aujourd'hui les cartes à la poste.

Cet usage qui, comme tant d'autres, tend à isoler l'homme de plus en plus, comme si l'homme pouvait vivre isolé, n'est pas encore heureusement arrivé dans les montagnes du Morvan, à ce que l'on est convenu d'appeler un fait accompli. Là, non-seulement les parents et les amis se visitent encore, mais on est visité par les populations qui vous entourent.

Ce que je vais dire semblera puéril, ridicule même, à bien des gens, mais je l'avoue franchement, cette matinée du jour de l'an me cause toujours une bien vive émotion.

C'est en effet un touchant spectacle de voir, dès les premières heures, la maison encombrée par les habitants de la commune, longtemps avant que les propriétaires soient sortis de leurs appartements. Puis, quand ils arrivent enfin, quand ces hommes, quand ces femmes se lèvent pour les acclamer, pour leur offrir leurs vœux, il est facile de comprendre que ceux qui viennent ainsi souhaiter le bonheur pour l'année qui va commencer, n'ont pas eu beaucoup à se plaindre de celle qui vient de finir.

Dans ces réunions d'un autre âge les grandes manières sont peu de mise, et tantôt c'est un homme qui se détachant de la foule, vient les bras ouverts embrasser le propriétaire et lui dire d'une voix pleine d'émotion :—Merci, monsieur, pour l'aide que vous m'avez donnée pendant l'année.

Tantôt, c'est une femme qui, tenant ses enfants par la main, vient, elle aussi, embrasser la maîtresse de la maison et la leur montrant, ajoute avec des larmes dans les yeux :—Priez Dieu pour la dame, mes petits ; car sans elle ! Puis enfin après de bonnes paroles échangées on se sépare en se donnant rendez-vous pour l'année suivante et en comptant les uns sur les autres.

A la vérité, il faut bien le dire, ces propriétaires sont d'un accès facile. Ils n'ont pas encore permis qu'il s'établisse entre eux et les populations une barrière formée de valets parlant à la troisième personne, et faisant un arpent à chaque plat, en courant vingt fois d'un bout de la table à l'autre, pour servir suivant leur caprice ou leur manière de classer les convives, tantôt un morceau de choix à celui-ci, tantôt une pièce inférieure à celui-là ; mode stupide qui éternise les repas et semble vouloir donner un numéro d'ordre à chaque invité.

Mais hussai viennent les mauvais jours, et les mauvais jours nous les avons traversés ; alors, ces hommes à mœurs simples, ces hommes que l'on a invités et embrassés le jour de l'an, prennent le haut du pavé et viennent manifester toute leur puissance. Vous les voyez marcher à la tête de leurs populations confiantes, et les conduire avec le même entrain, tantôt au scrutin, tantôt au combat.

Dans une des journées les plus menaçantes de l'ouragan révolutionnaire qui vient de passer sur la France, l'autorité, trompée je ne sais par quelle rumeur, fit prévenir les propriétaires qui s'étaient organisés pour la résistance et qui avaient la conscience de pouvoir résister, qu'une levée de boucliers devait avoir lieu dans la nuit.

Aussitôt les hommes les plus énergiques de la commune sont avertis ; tous accourent armés, et en moins de deux heures la maison du propriétaire dont je parle était remplie comme le jour de l'an.

Cet homme remercia ces braves gens, qui l'assurèrent que l'éveil était donné dans les différents hameaux, qu'on y chargeait les fusils et qu'aucun homme ne se coucherait afin d'être prêt au premier signal.

Ce n'est pas de notre commune dont je me préoccupe, leur dit-il, je la connais bien ; mais peut-être d'un moment à l'autre recevrai-je l'avis de nous porter au secours de telle ou telle localité du voisinage ; alors, mes enfants, je compte sur vous et je marcherai à votre tête.

— Oh ! oui, monsieur ! lui répond-on de toute part, vous pouvez compter sur nous ; nous vous suivrons partout où vous voudrez nous mener et sans regarder en arrière ; mais nous y mettons une condition, c'est que vous ne marcherez pas à notre tête ; c'est qu'au lieu d'être en avant de nous, vous serez derrière nous, car avant que vous ne tombiez, il faut que nous tombions tous. »

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaires ; elles parlent haut, surtout si l'on vient à réfléchir qu'au moment où elles étaient prononcées, tout portait à croire qu'avant une heure on entrerait en action. Aussi, le Morvan est-il resté parfaitement tranquille, malgré les excitations de quelques énergumènes du dedans et du dehors, et malgré surtout l'exemple contagieux de la révolte, momentanément victorieuse à ses portes.

En présence de ces faits, en présence de ces résultats obtenus dans une contrée dont la configuration du sol, comme le disait le général Pellion, est si merveilleusement appropriée à la guerre civile et où cependant elle n'a jamais pu être introduite, convenons donc que les anciens usages, que les rapports séculaires qui se sont maintenus entre les populations et les propriétaires, ne sont pas aussi ridicules que quelques personnes affectent de le croire ; et, loin de pousser à leur disparition, cherchons au contraire à les maintenir et à les propager le plus possible. Qu'il y ait maintenant dans chaque commune de l'empire une seule maison où les populations frottent le front au propriétaire, et je réponds de l'avenir de la France !

ALEX. DE ST. LÉGER.

VARIÉTÉS.

La Dot d'Olivette.

Kerglus marchait à grands pas, la tête en l'air, le nez au vent, sur la route qui conduit de Brest à Guipavas. Son chapeau de toile cirée était fièrement posé sur l'oreille ; le large col de sa chemise bleue s'étalait avec orgueil sur une veste à boutons de cuivre reluisants comme l'or ; son pied, chaussé d'escarpins, était lesté et coquet ; en un mot, Kerglus avait l'air tout à fait crâne et gentil.

Sa bonne figure ronge souriait et reflétait à peine dix-sept ans, malgré le hâle vieillissant que l'atmosphère marine et le soleil du tropique lui avaient imprimé.

Dans ses yeux il était facile de lire le contentement de soi-même, et dans sa marche rapide l'impatience d'un prochain bonheur.

Kerglus, en effet, allait revoir son bourg natal et sa vieille mère, et sa chère sœur Olivette, et sa chaumière et ses amis. Il était parti moussé ; il revenait quartier-maître, après une expédition de trois années à travers les océans du globe. Son intelligence, sa bonne conduite et son aptitude au travail l'avaient fait remarquer de son capitaine, qui l'avait tout de suite pris en affection. * Son intrépidité et son sang-froid dans quelques bourrasques épouvantables où la frégate qu'il montait avait été sur le point d'être engloutie, lui avaient mérité son avancement.

De retour à Brest, et près de repartir pour une croisière dans la mer du Nord, il avait obtenu un congé de trois jours, et son intention était de les employer à se divertir royalement. Grâce à ses longues économies et à la générosité de son capitaine, il avait l'escarcelle la mieux remplie de tous les quartiers-maîtres du monde... il possédait une somme de cinq cents francs.

— Trente-six mille bastingages ! murmurerait-il en se frottant les mains, je n'ai que soixante heures à moi, mais c'est égal, je saurai si bien les remplir, que ça pourra passer pour un mois de plaisir et de fêtes. Ah ! les amis ! nous allons nous divertir joliment, n'ayez pas peur ; je ne vous ferai pas ronger du biscuit de mer, ni avaler de l'eau trouble ou salée. En avant le vin ! tout ce qu'il y a de mieux ! la volaille à la broche ! Salut au *guin ardent*, comme on dit au pays ; l'eau-de-vie fait la gaieté ! Mais, une minute, ma mère et ma sœur avant tout. La moitié de ma bourse pour elles, pour elles mes plus beaux napoléons !

A ces mots il se prit à sauter joyeusement, car la pensée d'une bonne action redouble le bonheur ou console les chagrins.

Bientôt il aperçut le clocher dentelé de son village ; son cœur tressaillit ; il se prit à courir. Un quart d'heure après, il était devant la gracieuse chaumière de sa famille.

C'était un dimanche ; sa mère et sa sœur, assises sur un banc de pierre près de la porte, au-dessous de l'unique fenêtre qui éclairait l'intérieur, filaient leur quenouille ; elles semblaient pensives et tristes ; leurs regards étaient fixés à terre, et je ne suis quoi de découragé se trahissait dans leurs mouvements. Kerglus s'arrêta un instant à les contempler sans bruit ; il vit une larme furtive tomber des yeux de sa mère sur son tablier de toile grise.

A cette vue, il sentit que sa gaieté s'envolait et que son cœur commençait à se gonfler. Il s'approcha doucement et vint s'agenouiller aux pieds de la vieille femme.

— Pourquoi pleurez-vous, ma bonne mère ? dit-il en la pressant dans ses bras.

La mère Kerglus poussa un cri ; alors, reconnaissant son fils, elle éclata de joie, elle le couvrit de baisers et de larmes ; puis, voyant les galons d'or qui barraient les manches du jeune marin, elle faillit devenir folle de surprise et de bonheur.

Brave femme ! elle aimait son fils, et ce n'était pas sans les plus vifs regrets qu'elle avait consenti à ce que son Kerglus s'engageât dans la marine pour satisfaire un goût déterminé.

— Sainte Vierge ! s'écria-t-elle, déjà quartier-maître, mon cher petit ! Mais c'est une bénédiction du Ciel ! Vois donc, vois donc, Olivette, comme ton frère est beau ainsi !

Et elle embrassait encore son fils avec effusion, de sorte qu'Olivette, qui avait déposé sa quenouille et qui s'était levée pour souhaiter la bienvenue à Kerglus, ne trouvait pas le plus petit moyen d'en venir à bout.

Enfin, les étreintes maternelles se ralentirent, et le jeune marin reçut sa sœur dans ses bras. Sa sœur, plus âgée que lui de quatre ans, avait été, pour ainsi dire, sa seconde mère ; aussi possédait-elle une bonne part de ses plus douces et de ses meilleures affections.

Quand la première impression de surprise et d'allégresse se fut dissipée, on rentra dans la chaumière, et tout ce que le bahut renfermait de meilleur en beurre, lard et crêpes, fut proprement étalé sur la table.

Notre ami Kerglus avait, comme nous l'avons vu, des intentions gastronomiques qui allaient jusqu'au raffinement ; la collation rustique qu'on lui présentait n'était pas de nature à le séduire beaucoup. Toutefois, il sentit que refuser de lui faire honneur, ce serait sans doute contrarier sa mère et sa sœur, empressées à le servir ; il s'attabla donc et déjeûna volumineusement. Il se promettait d'ailleurs que son sonper le dédommagerait.

Tandis qu'il officiait de la sorte, il n'oubliait pourtant pas qu'il avait trouvé sa mère et sa sœur dans la tristesse et dans les larmes. Il les interrogea sur la cause de leur chagrin avec toute la sollicitude d'un fils et d'un frère ; mais elles lui répondirent que leurs ennuis avaient disparu à son aspect, et qu'elles ne s'en rappelaient plus le motif.

— Au Diable les petits tourments ! s'écria la mère Kerglus en versant à son fils d'un bon vin de Bordeaux qu'elle réservait pour les grandes occasions. Te voilà, mon garçon, nous sommes contentes, c'est tout ce que nous pouvons te dire.

Quand il eut terminé son repas, Kerglus tira gaiement son escarcelle de sa poche ; elle était ventrue comme un pingouin, il en desserra les cordons d'un air malin et en versa le contenu sur la table, puis il regarda les deux femmes pour jouir de leur étonnement.

La mère Kerglus et Olivette ouvrirent de grands yeux à la vue de tant d'or et d'argent et le félicitèrent sur sa fortune. Le jeune marin se prit alors à compter son trésor, et, faisant deux parts égales, offrit l'une à sa mère et remit l'autre dans son escarcelle. A cette action, la mère Kerglus se leva fortement émue, et embrassa encore son fils avec enthousiasme. Sans mentir, c'était pour la dixième fois au moins ; les larmes ruisselaient de ses yeux. Olivette était dans l'admiration ; elle pleurait. Quant à Kerglus il croyait avoir fait une chose trop naturelle pour en ressentir la moindre vanité.

La suite au prochain numéro.

LE DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE,

EMILE DUMAIS,

St. Louis de Kamouraska.